

Jean-Pierre Chevais

## Chambre avec vue

I

Elle est plate tout  
compte fait la terre, celle  
que ce matin une fois encore déroulait  
devant lui, sandales de brume à la main,  
le dernier dieu cherchant en vain  
fosse où finir – ô la terre  
en tapis qu’effrange chaque marée,  
la terre trouée par les corneilles à  
coups de bec, bosselée  
sous l’obscur remuement de  
nos semelles, la terre rapiécée  
infiniment – qu’ai-je seulement  
vu de son fleurage ? où sont la fleur  
de la parfaite amour l’hyacinthe non-écrite  
la petite douve la pimprenelle, et  
qui demain une fois encore déroulera  
à notre revenue le tapis si  
jamais – je  
comble les fossés.

II

J’ouvre la fenêtre je demande  
le ciel, clair silence  
rompu par l’étrave du regard, et  
soudain  
tombent lourdes devant moi  
à terre les corneilles, froissement  
d’ailes ou est-ce  
l’herbe froissée – que faire de  
ça chutant qui laisse  
noires escarbilles dans l’œil comme

taies ? et qu'en retour répondre à  
ça craillant haut ? – déjà  
j'oublie qu'au vide clair j'avais  
demandé quoi – je  
sors à ciel ouvert  
par la fenêtre.

### III

Et toujours sur la table pourtant  
proche déjà du rebord peu  
maintenant suffirait pour – le  
bol il se tient  
à lui-même enlacé sans  
rien attendre d'un regard  
autre – et je suis l'autre  
je suis regard qui  
parfois croit pouvoir  
faire rendre gorge au monde  
quitte à –  
Tu entres dans la chambre tu es  
sans voix debout sans force  
devant la table – le bol  
des yeux je le pousse  
jusqu'à toi.

### IV

Et l'homme ? – né de la terre  
dis-tu, a pris racine dans  
la *kthôn* grecque puis  
transplanté dans l'*humus* d'Italie  
tu le sais. C'est ça – ne  
bouge pas.  
Ne bouge pas de notre lit en  
bois de cœur couvre-toi  
de l'aubier blanc

laisse l'âcre sève  
en toi monter et descendre  
jusqu'à tes pieds –  
je dormirai au pied du lit  
tu t'enracineras entre mes jambes.

## V

A l'aube d'hiver la colline aux  
pommiers tors se lève, toile de fond  
flamblant neuve enchâssée  
dans la fenêtre et le vert est  
trop vert mais c'est l'herbe  
bel et bien que  
l'ombre des ramures treillage –  
ne suis-je né  
qu'après  
longtemps après les collines les mers  
les terres à nu d'autres encore ? – vous  
qui me précédez  
dites-moi s'il faut  
prendre par les fondrières au fond  
blanc de glace ou suivre  
le pointillé des taupinières –  
je veux aller aux pommiers tors  
longtemps m'asseoir à  
l'enfourchure des branches.

## VI

Restent de l'automne  
quelques guirlandes rouges accrochées  
aux haies vives, boules  
de la viorne  
ampoules de l'églantier –  
nul dieu à  
l'entre-temps n'est venu

s'en ceindre le front,  
et qu'on remonte les rives jusqu'aux sources  
du temps qui  
sous les nymphéas se terrent, seuls  
seront débusqués hérons et bécassines –  
parfois sur la feuille  
pourtant où  
le poème s'écrit  
j'entends comme une haleine perdue  
traverser marges et blancs.

## VII

Le jour où le givre le  
prit au piège,  
le jardin des délices fut chassé  
d'eden – on  
se couvrit la tête.  
Quelques mésanges verdiers rouges-gorges  
et pinsons seuls  
suivirent – on partage  
les restes.  
Et ces chassés-croisés que  
sans anicroche improvise sur la ramure  
du cerisier le maigre corps de ballet en  
justaucorps bariolé,  
est-ce réminiscence  
d'avant la chute, ou  
le jardin du dieu  
fut-il tenté de connaître ce qu'  
aujourd'hui il sait : il n'est  
d'eden que dans le temps? – on  
consent.